

UN CORBEAU À WOODEN HOOD

— Polar —

ROMAN

UN CORBEAU À WOODEN HOOD

Betty RAYNAL

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droits. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-352-6

À ces hommes et ces femmes, auteurs, poètes, paroliers, dramaturges, qui ont accompagné de leurs textes les vingt premières années de ma vie.

Prologue

Mars 1878

— Merde, jura-t-il.

Il regarda sa main écorchée, celle avec laquelle il venait de se retenir de justesse à un mur. Quelques gouttes de sang perlaient déjà, il les porta à sa bouche en grimaçant.

La pluie tombait sans discontinuer depuis de longues heures, si fort que ses vêtements ruisselants lui paraissaient affreusement lourds. Ses cheveux détrempés lui collaient au visage et de l'eau lui coulait dans les yeux, la bouche et le nez.

Il se remit péniblement en route.

Difficile de croire qu'il se trouvait sous ce déluge et non chez lui, bien au sec. « *Si ce n'était pas pour elle...* » Il essaya une nouvelle fois de chasser l'eau de son visage, mais c'était peine perdue. Il pesta, sa main le lançait.

L'orage avait éclaté dans la nuit, grondant et zébrant le ciel d'éclairs dans des craquements tonitruants. Depuis, la pluie tombait en un épais rideau d'eau, ce qui rendait difficile, voire impossible, de voir à plus de quelques pas devant soi. Il avait suffi de deux petites heures pour que la terre se transforme en une masse boueuse et informe et les pavés des rues étaient devenus, en quelques minutes à peine, un terrain affreusement glissant. Il n'y avait pas une maison dont les gouttières ne crachaient pas des torrents d'eau : Carningsby

entier était inondé. Même pour un mois de mars, c'était un orage impressionnant. Il fallait être fou pour s'aventurer dehors.

Peut-être l'était-il.

Il leva les yeux vers le ciel : les nuages étaient si épais et si sombres que la nuit semblait sur le point de tomber. Le craquement d'un éclair vint interrompre la monotonie du bruit des gouttes. Si la matinée s'achevait à peine, le village était désert, à l'exception d'une silhouette – lui – qui marchait d'un pas pressé en frôlant les murs dans l'espoir d'échapper ne serait-ce qu'un court instant au déluge.

Carningsby s'articulait autour d'une grande rue qui débouchait d'un côté sur la place de la mairie, de l'autre sur l'église. Cette rue, pentue, avait été pavée quelque dix ans plus tôt pour permettre aux habitants d'aller prier les jours d'orage, jours où le sol de terre battue se transformait en une véritable mélasse. Si certains avaient jugé cette dépense inutile, la plupart se réjouissaient à présent de ne plus risquer de chuter dans une boue épaisse chaque fois qu'ils se rendaient à la messe ou au confessionnal. On comptait près de deux cents habitations dans le centre, puis des fermes et des maisons isolées à mesure que l'on s'en éloignait. Carningsby était somme toute un village agréable, situé à moins d'une heure de marche de Londres.

La rue qu'il tentait de remonter était par endroits couverte de feuilles mortes. C'est ce qui avait bien failli causer sa chute tant elles étaient rendues glissantes par la pluie, comme autant de pièges pour un pied non averti. Le tonnerre gronda à nouveau et l'orage s'intensifia.

À présent, il peinait à voir à plus de quelques mètres devant lui. Il avança prudemment. Ses précautions n'empêchèrent pourtant pas son pied de déraiper et cette fois, il tomba pour de bon. En se relevant, il sentit une douleur lui vriller le genou, si vive qu'il faillit à nouveau se retrouver au sol. Il s'approcha d'une maison en clopinant et jura. « *C'est bien ma veine* ». Il tenta de poser son pied à terre. La douleur le lança si fort qu'il ne put s'empêcher de frapper rageusement le mur en pierre. « *Bien sûr que je suis fou* ». Fou d'elle, fou de Dorothy. Il n'existait pas un être sur cette terre pour qui il aurait fait de tels efforts.

Il passa la main dans ses cheveux collés par la pluie et fit une nouvelle tentative, plus prudente celle-ci. S'il ne faisait pas de mouvements brusques, la douleur serait supportable. Il soupira et se remit en route en boitillant.

Après avoir péniblement remonté la rue, il emprunta quelques ruelles et s'éloigna du cœur du village. Des frissons irrépessibles parcoururent son corps : il marchait depuis près d'une demi-heure déjà et était trempé jusqu'aux os. Ses vêtements lui collaient à la peau et un vent, presque imperceptible, mais glacial, le faisait claquer des dents. Il hâta le pas. Au fond, le froid, la pluie, tout cela n'avait pas d'importance. La seule chose qui comptait c'était elle. Elle qui voulait le voir. Elle qui voulait quitter son mari. Elle qui lui donnait rendez-vous.

Dans sa lettre, Dorothy avait l'air terrifiée. Elle disait que son mari savait et qu'il voulait les tuer. Elle voulait fuir, elle le suppliait de partir avec elle. Comment aurait-il pu refuser ? Depuis qu'ils s'étaient retrouvés, rien n'était plus pareil. Il vivait plus fort, aimait

plus fort. Sa vie avait trouvé un sens et il lui semblait qu'un vide en lui s'était enfin comblé. Avec elle, il possédait tout ce qu'il avait toujours désiré. Il l'aurait suivie n'importe où.

D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il l'avait toujours aimée. Depuis qu'ils étaient enfants. Mais ils venaient de deux mondes différents et lorsqu'il avait voulu l'épouser, ses parents à elle s'étaient opposés au mariage, estimant qu'il n'avait pas une situation digne de leur fille.

Alors quand elle avait quitté le village après son mariage, il avait tenté de l'oublier. Il y avait presque réussi. Puis ils s'étaient à nouveau croisés, des années plus tard, dans une rue de Londres : un hasard délicieux qui avait bouleversé sa vie. Elle était toujours aussi belle, toujours aussi merveilleuse. Seul ne brillait plus l'éclat dans ses yeux dont il était tombé fou amoureux des années plus tôt.

Quand ils s'étaient revus, tout avait repris : ce qui ne devait être qu'un rendez-vous, un instant hors du temps pour évoquer le passé, était devenu une liaison. Ils se voyaient en cachette quand ils le pouvaient, mais elle habitait Londres et lui Carningsby. Alors il avait trouvé un emploi à Londres, près de là où elle habitait. Puis un appartement, une chambre minuscule, lugubre, qui devenait le plus beau des palais lorsqu'elle lui rendait visite. Ne pouvoir la voir, ne pouvoir lui écrire – ç'aurait été trop risqué –, lui était devenu une torture insupportable.

Il n'avait suffi que de quelques semaines à la sœur de Dorothy pour comprendre quels bouleversements elle rencontrait : Dorothy, jusqu'alors effacée et morose, était devenue gaie. Elle riait, un entrain nouveau s'était emparé d'elle.